Roger-Pol Droit

Ma philo perso de A à Z

Seuil

ROGER-POL DROIT

MA PHILO PERSO
de A à Z

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

ACCÉLÉRATEUR d'idées
Éloge de Gilles Deleuze

Parmi ceux qui lisent Deleuze : des musiciens, des graphistes, des publicitaires, des universitaires, des cinéastes. On le lit parfois même chez les philosophes, sans compter les comédiens. Il revient en vitesse distribuer éclats de rire inattendus et lueurs d'intelligence.

En vitesse. Car c'est sa manière singulière d'exister, la vitesse. Ou plutôt l'accélération. Il existe en effet des régimes de vélocité uniformes et linéaires, rien à voir avec celui de Deleuze, quelle que soit leur éventuelle grandeur. Lui se reconnaît entre tous à une modalité particulière d'accélération. Pas commode à décrire. Vibrante, variable en intensité et incessante en mouvement, elle s'empare des textes, des concepts, du lecteur pour les faire entrer dans un mouvement imprévisible, comme dépourvu de centre. Cette accélération a quelque chose d'un grand vent, elle est tout entière agitée mais n'a pas d'intérieur, rien ne l'enclot. On se souvient peut-être que le jeune Sartre écrivait, en commentant Husserl : « Si par

impossible vous entriez “dans” une conscience vous seriez saisi par un tourbillon, et rejeté au-dehors, près de l’arbre, en pleine poussière. Car la conscience n’a pas de “dedans”. » Le lecteur d’un texte de Deleuze fait une expérience analogue : on n’y entre pas, on y est pris comme dans un tourbillon et lancé sur de nouveaux circuits.

Exemple. Vous n’avez sans doute jamais réfléchi à ce qu’est une île. Vous n’y avez peut-être jamais vu, bêtement, qu’un bout de terre. Alors que seule importe l’eau, l’étendue autour, la séparation qui constitue l’île comme lieu sans lien. Deleuze accélère à sa manière cette séparation, finissant par montrer qu’en un sens toute île est déserte, quand bien même elle est habitée. Les hommes vivant sur l’île deviennent la conscience de sa séparation. Mais il ne suffit pas de mettre en mouvement, l’un par l’autre, la géographie et l’imaginaire. Il faut encore intensifier le mouvement, considérer les romans consacrés aux îles comme des manières de mettre en scène le psychisme, en venir à cette définition inattendue : « La littérature est le concours des contresens que la conscience opère naturellement et nécessairement sur les thèmes de l’inconscient ; comme tout concours elle a ses prix. » C’est un texte de 1953. Deleuze avait vingt-sept ans. Il commençait à trouver sa vitesse.

Ça ne s’arrêtera plus. En 1972, en réponse à une question prétentieuse et alambiquée qu’on lui pose à Cerisy : « Si je comprends bien, vous dites qu’il y a de quoi me soupçonner du point de vue heideggérien. Je m’en réjouis. » Le rire est témoin de l’accélération la plus vive : « Il y a toujours une joie indescriptible qui jaillit des grands livres, même quand ils parlent de choses laides, désespérantes ou terrifiantes. »

Préférer au comique qu'engendrent les grandes pensées le rétrécissement des passions tristes et le mauvais pathos du drame, pour Deleuze, c'est signe de veulerie.

Il était lui-même traversé de cette joie rapide, aiguë et fluente. La vitesse empêche les rides. C'est un autre effet de l'accélération, qui n'est somme toute ici qu'un des pseudonymes de la philosophie. Le moi est inutile pour aller vite.

☞ Gilles Deleuze, *L'Île déserte et autres textes. Textes et entretiens 1953-1974*, édition préparée par David Lapoujade, Paris, Minuit, 2002.

AGENDA d'enfer

L'absurde calendrier des journées mondiales

Vous faites quoi, en juin ? Vous l'ignorez peut-être, mais votre agenda, ce mois-là, est déjà saturé. Il suffit en effet que vous soyez citoyen du monde, soucieux d'écologie, attentif à la santé mondiale (et comment donc, lecteur, ne le seriez-vous pas ?), pour n'avoir plus beaucoup de temps libre. Les plus hautes organisations internationales, ONU en tête, vous ont concocté un planning d'enfer : dix journées mondiales en moins de trois semaines !

Voyez vous-même : le 2 juin, ce sera la journée mondiale « pour un tourisme responsable et respectueux », le 5 pour l'environnement, le 8 pour les océans, le 9 c'est le tricot (cette journée-là, née aux États-Unis, n'a rien d'officiel, mais elle existe, je n'invente rien), le 12 contre le travail des enfants, le 14 pour le don du sang, le 15 la lutte contre la maltraitance des

personnes âgées, le 16, journée mondiale de l'enfant africain, le 17 la lutte contre la désertification et la sécheresse, le 20, les réfugiés. Et si vous ajoutez les journées nationales, vous aurez encore à vous mobiliser le 18 contre les maladies orphelines et le 22 à vous préparer à la réflexion sur le don d'organe et la greffe. N'oubliez pas, le 23, la journée des Nations unies pour le service public ! Il ne vous restera plus, avant de songer aux vacances, que deux journées, « internationales » cette fois, l'une « contre l'abus et le trafic illicite de drogues », l'autre « pour le soutien aux victimes de la torture ». L'ennui, c'est que les deux tombent le 26.

En juillet, ce sera plus calme : le 1er contre la pauvreté, le 2 contre la tuberculose, le 6 pour les coopératives, le 9 pour la destruction des armes légères. Mais, après le 11, dont vous avez déjà noté depuis longtemps qu'il est consacré à la population, enfin… repos ! Rien avant le 7 août, journée internationale de l'éducation, suivie par les populations autochtones le 9, la jeunesse le 12, et la journée nationale des gauchers le 13, avant de retrouver une journée internationale, le 23, « du souvenir de la traite négrière et de son abolition ».

À l'évidence, une telle batterie de mobilisations, de coordinations et de commémorations a sa raison d'être et son utilité. N'en discutons pas : elles permettent de rassembler professionnels et institutions concernés, et facilitent la communication. En tout cas sur le papier. Car dans les faits, on peut en douter. Ce qui domine, c'est un sentiment de vertige face à cette prolifération. La diversité des initiatives va en effet du plus universel (la paix, la santé, la Terre…) au plus

insolite (tel ce jour férié parodique du 19 septembre, inventé par des confrères américains, où il faut « parler pirate », et dire « Salut, moussaillon ! »…). L'ensemble donne, à sa manière, un aperçu de la cacophonie du monde, où les bonnes volontés entremêlées finissent par engendrer des chaos insolites.

En effet, ça se télescope. Comment se décider, le 15 septembre, entre la journée mondiale du lymphome et la journée européenne de la prostate ? Et le 9 octobre, entre la Poste et le handicap ? Le 10, pire encore, il faudrait agir à la fois contre la peine de mort, pour la vue, et pour la santé mentale. Et le 15, que faire entre les toxicomanies, la journée mondiale des paysannes et celle de la canne blanche ? Vous vous croyez au bout de vos peines ? Vous n'avez encore rien vu ! À côté des journées, il ne faut pas oublier les années.

Voire les décennies. Voilà de quoi rendre délirante la gestion des agendas. Ainsi, le 8 mars 2008, sans que personne l'ait remarqué, la journée mondiale de la femme a été célébrée, pour la première fois, durant l'année de la pomme de terre, proclamée solennellement par l'ONU. Heureusement, 2009 fut l'année internationale de la réconciliation, mais aussi celle des « fibres normales » (qu'est-ce donc ?). Chacun se souviendra aussi que 2005-2014 est à la fois la deuxième décennie internationale des populations autochtones et la décennie des Nations unies pour l'éducation en vue du développement durable.

Vous entrevoyez déjà les possibilités qui s'offrent : le 14 décembre 2011, on a célébré la journée mondiale du chant choral pendant l'année internationale des forêts, tandis que le 21 novembre 2010 a vu se conjuguer – tout ceci est

authentique – l'année de la biodiversité, la journée mondiale des pêcheurs artisans et des travailleurs de la mer, et la journée mondiale de la Télévision… Et pourtant, tout n'est pas clair. Comment furent choisies les dates ? On ne le sait pas assez. Il est facile, par exemple, de comprendre que la journée mondiale de la maladie de Parkinson tombe le 11 avril, si l'on sait que James Parkinson, qui découvrit cette maladie, naquit à Londres le 11 avril 1755. Mais cela ne dit pas pourquoi la journée mondiale des zones humides tombe le 2 février.

Comme il reste, semble-t-il, quelques rares dates disponibles sur l'agenda, il est encore temps de faire deux modestes propositions. La première : une « journée des journées », pour évaluer ce qu'apportent à l'humanité souffrante ces calendriers surchargés. On pourrait organiser des salons avec 365 stands, et comparer l'état du monde ancien, sans journée aucune, ponctué seulement de quelques fêtes, avec celui du monde actuel, où bientôt chaque espérance, ou chaque problème, aura son jour dédié. Seconde proposition : une « journée sans journée ». Pas seulement pour souffler, mais pour tenter de réfléchir à ce qui relie toutes ces actions. Au temps qui passe d'un jour à l'autre. Au fait que vivre ne sera jamais une simple addition de jours.

AIMER ou non le monde

Ne pas aimer le monde est une attitude dangereuse. Elle suscite fantasmagories et illusions. On construit des

suppléments fantastiques à l'écume des jours, on imagine des arrière-mondes pour échapper à quelque désagrément intime ou pour esquiver le tragique universel de l'existence et de l'histoire. Refuser la réalité – unique, banale, simple, cruelle – fait naître des mirages, lendemains qui chantent ou apocalypses rédemptrices. La dure platitude des faits est chaque fois remplacée par un sens caché.

Dans la plupart des croyances, religieuses, morales ou politiques, le réel se dédouble. Au lieu de se contenter d'exister, il s'oriente selon des significations surimposées et tombe sous le coup de sentences sans appel. Le monde n'est plus simplement tel qu'en lui-même. Du haut du ciel, au nom du vrai, du beau et du bien, le voilà jugé « du dehors », considéré comme habité par le mal et condamnable pour imperfection.

Contre ces mirages, des penseurs œuvrent à la désillusion : les sceptiques, ainsi que Montaigne, Spinoza, Schopenhauer, Nietzsche, entre autres. Tous rappellent, en dépit de leurs dissemblances, que la réalité est sans dehors, ni double, ni belle, ni laide. Nos espérances et nos craintes, nos louanges et nos blâmes ne sont qu'apparences fugitives, simples ricochets des forces du corps. La puissance d'une œuvre se mesure alors à la profondeur des illusions qu'elle défait. Plus elle dissipe de mirages, plus elle les détruit radicalement, plus il conviendrait de lui savoir gré de la délivrance qu'elle prodigue.

AMÉRIQUE
À défendre contre l'aveuglement

Pas moyen d'y échapper. Que ce soit dans les journaux, à la télé, à la radio, au café du commerce, vous entendrez dire du mal de l'Amérique. Partout, et singulièrement en France. Toutes sortes de petites mains excellent dans le genre. Les griefs, comme chacun sait, sont multiples. Capitaliste, l'Amérique est censée s'enrichir chaque jour en appauvrissant les pauvres. Impérialiste, elle ne songerait qu'à étendre sa domination économique et militaire sur le monde. Égoïste, elle ne se préoccuperait que de ses intérêts et de la défense de son mode de vie. Belliciste, elle choisirait les bombes plutôt que les accords politiques. Pollueuse, elle détraquerait le climat, mettrait la Terre en péril. Fasciste, elle organiserait le règne de la censure, limiterait la démocratie, multiplierait manipulations et violences. Inculte, elle tenterait d'imposer au monde entier des distractions vulgaires et uniformisées. Sans doute ne vous dira-t-on pas tout cela brutalement. On y mettra les formes : allusions, suggestions, variations. Mais toujours, quel que soit le dossier, la source de tous les maux, la cause des malheurs du monde, finalement, c'est elle.

Première tâche : rappeler que ces accusations sont fausses, voire absurdes. Besogne aisée, tant les informations abondent pour les contredire. Démarche cependant difficile, tant les résistances sont pesantes. La force de l'anti-américanisme réside en effet dans une volonté de demeurer désinformé. Les données les plus exactes sur les États-Unis sont largement accessibles. Mais ces faits réels sont systématiquement écartés

par le désir irrationnel de croire l'Amérique responsable de tout ce qui ne va pas. L'Amérique n'est évidemment pas sans défauts, elle doit être critiquée sur bien des points. À condition qu'il s'agisse de ses vraies faiblesses, mises en regard de ses réussites. L'anti-américanisme diffère d'une critique argumentée par sa malveillance fondamentale et mécanique, insensible aux démentis de la réalité comme à ses propres incohérences.

Exemple central : l'Europe, et elle seule, a produit les colonialismes du XIX^e^ siècle, les guerres mondiales du XX^e^ siècle, les totalitarismes nommés « fascisme », « nazisme », « communisme ». Jamais l'Amérique, soupçonnée par ses adversaires de n'être pas authentiquement démocratique, n'a engendré de telles dictatures. Deux conséquences principales en découlent. La prépondérance planétaire de l'Amérique, aujourd'hui, n'est pas simplement due à son activité propre. L'unilatéralisme qu'on reproche aux États-Unis résulte de la faiblesse de ses interlocuteurs. Deuxième conséquence : la principale fonction de l'anti-américanisme, pour ceux qui le professent, est de leur éviter de regarder en face leurs propres responsabilités.

Cette volonté de ne pas savoir s'est amplifiée depuis le 11 Septembre. On a vu se multiplier les propos ignobles sur la part de responsabilité que porteraient les Américains dans les attentats, considérés comme une juste réplique à une domination inique. C'est oublier que les terroristes islamistes ne se dressent pas contre les riches, mais contre les Occidentaux impies et impurs, c'est-à-dire laïques, démocrates, partisans de la liberté d'expression et de l'égalité des femmes et des hommes. La cause de leur lutte est idéologique, non économique.

Préconiser le développement comme premier moyen de lutte contre le terrorisme revient donc non seulement à s'interdire toute résistance pratique immédiate, mais encore à se tromper du tout au tout.

Ces remarques ont toutes les chances d'être copieusement détestées par des gens très divers. Reste que préférer la vérité et la cohérence aux aveuglements de tous bords demeure ce que l'on appelle l'honneur des intellectuels.

> ☞ Jean-François Revel, *L'Obsession anti-américaine. Son fonctionnement, ses causes, ses conséquences*, Paris, Plon, 2002.

AMBIGUÏTÉS d'Abélard
Qui fut-il donc en vérité ?

On ne fera jamais assez l'éloge de l'hostilité. La vraie, la tenace, l'irréductible. Pas l'inimitié de hasard ou la querelle de circonstance. Dans une opposition farouche surgissent en effet, régulièrement, des moments de vérité. Tandis que la colère aveugle toujours, l'animosité réelle, profonde, fait voir juste – au moins de temps à autre. L'adversaire discerne, avec une lucidité rare, quelque particularité essentielle. Oscar Wilde insistait : « On n'est jamais trop soigneux dans le choix de ses ennemis. » Peut-être parce qu'ils finissent par bien nous connaître.

Regardez comment saint Bernard, après quelques détours, qualifie Abélard. Nous sommes en 1140. Le moine dirige le grand mouvement de retour à l'ascétisme, à la contemplation

pure, à la dureté de la règle monastique. Abélard a déjà composé ses œuvres philosophiques majeures. Sa notoriété est établie dans toute l'Europe. Sa vie sexuelle a laissé place au calme des abbayes. Il continue pourtant de faire scandale par ses publications. C'est pourquoi le moine s'en prend au logicien et à sa malfaisance supposée. Plutôt qu'une mésentente caractérielle, cette polémique reflète un conflit majeur entre deux manières d'envisager la vie spirituelle.

Saint Bernard privilégie l'expérience spirituelle, l'extase silencieuse, la leçon sans phrases du réel. Il les juge infiniment supérieures à ce qu'il considère comme des arguties verbeuses et de vaines recherches livresques : « Crois-en un expert, tu trouveras davantage dans les bois que dans les livres. Les bois et les pierres t'enseigneront ce que tu ne saurais entendre des "maîtres". Crois-tu qu'on ne saurait sucer du miel des pierres et de l'huile de la pierre la plus dure ? » Au lieu de s'en tenir à la rencontre de la réalité brute, et au texte nu des Écritures, Abélard multiplie les comparaisons, les mises en doute, les raisonnements, les discours. Il ne cesse de se comporter en intellectuel, attitude que saint Bernard juge inconvenante quand il s'agit du divin. Le tort du philosophe serait de vouloir comprendre au lieu de s'incliner. « Je ne sache rien qu'il daignerait ignorer dans les cieux ou dans la terre ; il tend la tête dans les nuages et scrute les hauteurs de Dieu puis nous rapporte des paroles ineffables qu'il n'est pas licite à un homme de prononcer. »

Pour l'un, la grandeur divine impose le silence. Face à la présence ineffable, seul le mutisme marque le respect. Pour l'autre, au contraire, la réalité de Dieu se discute et

s'argumente. C'est d'abord une idée à décortiquer. Comme on le sait, ce conflit traverse les siècles et demeure insoluble. Tandis qu'Abélard juge que le christianisme est rationnel et que sa supériorité est démontrable, saint Bernard considère que, par ces argumentations sacrilèges, « les secrets de Dieu sont étripés ». Sans doute comprend-on à présent que le moine ait fini par voir dans le philosophe, un certain échauffement médiéval aidant, un « acolyte de l'Antéchrist », un « pervers fabricateur de dogme », un « moine sans règle, prélat sans responsabilité, abbé sans discipline, qui dispute avec les garçons et fraie avec les femmes ». Bref, un mauvais. Pire : un sorcier. Guillaume de Saint Thierry rapporte que les ouvrages du philosophe présentent des propriétés suspectes : « On dit qu'ils ont horreur de la lumière et qu'on ne saurait les trouver même quand on les cherche. » (sic !)

Mais on ne saisit toujours pas en quoi saint Bernard aurait vu juste. Où a-t-il dit, sous le coup de l'hostilité, quelque vérité sur Abélard ? Dans cette affirmation : « C'est un homme qui ne se ressemble même pas. » Comprenons : toute chose a sa cohérence, tout individu son identité. Le philosophe – parce qu'il est diabolique, chaotique – contrevient à cette règle fondamentale. Il est dissemblable de lui-même. Saint Bernard ne croyait pas si bien dire. Abélard se trouve en effet extraordinairement dépeint par ce trait. Voilà un homme qui semble effectivement ne pas coïncider avec ses propres traits. Chaque fois qu'on croit le tenir, il se dérobe pour apparaître sous d'autres aspects.

On pense d'abord rencontrer en Abélard un étudiant sage. Né vers 1079 au Pallet, près de Nantes, c'est un jeune surdoué,

vite capable d'en remontrer à ses maîtres. Abélard se révèle précocement chef d'école, concurrent rebelle des ténors du temps, capable de les défier jusque dans leurs murs, esprit ombrageux envers toute autre autorité intellectuelle que la sienne. Dans le même temps, ce qui complique le jeu, il apparaît comme une sorte de bouffon, un homme à provocations, aussi talentueux pour se rendre populaire que pour devenir indésirable. Très vite, sa renommée est immense. On le surnomme le « nouvel Aristote ». Champion des joutes oratoires et des débats dialectiques, il a si peu d'adversaires à sa mesure qu'il estime « être le seul philosophe au monde ». En 1114, vers trente-cinq ans, il est maître de l'école de Notre-Dame de Paris, au faîte de sa gloire.

C'est alors qu'il rencontre une des très rares jeunes savantes du temps, exceptionnellement intelligente, et « pas la dernière par le visage ». Elle a sans doute entre vingt et trente ans. Commence en 1117 une des plus célèbres histoires d'amour de tous les temps. Les lettres qui nous restent en portent témoignage. Pourtant cette histoire ne cesse de changer de forme. Héloïse est heureuse et fière : « Quelle reine, quelle grande dame ne jalousait mes joies et mon lit ? » Lui n'a pas tout à fait les mêmes souvenirs : « J'ai souvent arraché ton consentement par des menaces et par des coups tant le désir ardent et l'obscénité me liaient à toi. » On connaît la suite, même si certaines circonstances demeurent obscures : enfant caché, mariage clandestin, et Abélard voulant exiler Héloïse dans un lointain couvent, sans doute pour ne pas gêner sa carrière. La famille de la jeune femme le prend très mal. Une nuit de 1118, le philosophe est châtré, chez lui, d'une

manière apparemment bien préparée, brève et brutale. Deux envoyés spéciaux lui ligaturent le scrotum et le débarrassent de ses testicules. Il affirme n'avoir « pratiquement rien senti », et dit souffrir plus, dès le lendemain, de la compassion qu'on lui manifeste que de sa blessure.

Ses aventures intellectuelles et monastiques se poursuivent vingt ans encore, et celles d'Héloïse bien plus. Le philosophe est finalement condamné par le Pape au silence perpétuel pour hérésie, en 1140. Saint Bernard a gagné. Abélard n'a pas perdu. Il vit encore deux ans, protégé et absous par Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, qui voit en lui un « philosophe du Christ » et le fait savoir à Héloïse. On peut se demander encore aujourd'hui si Abélard fut un salaud ou un grand amoureux, un bricoleur de doutes ou un génial logicien, un « aventurier de l'esprit », comme disait Gilson, ou un vaniteux maniaco-dépressif. En tout cas, il a réussi sa perpétuelle dissemblance. Si on aime les ambigus, il est à recommander.

☞ Michael T. Clanchy, *Abélard*, traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Flammarion, 2000.

AMIS des Juifs
Quelques-uns quand même

Dans bien des contrées d'Europe, et durant de longs siècles, l'antisémitisme des chrétiens fut tenace et meurtrier. Évidemment, aucun lien nécessaire ne relie amour pour le Christ et haine pour les Juifs. Au contraire, des historiens

rappellent aujourd'hui combien la nouvelle religion naissante se confondit avec le judaïsme, au moins pour de nombreux cercles des premières générations. Quand l'Église devint un pouvoir, sa foi un dogme et les barbares des souverains, la situation commença à changer. La terreur revint, par explosions successives, accompagnée de rumeurs rampantes et de flambées de massacres. Peu importait aux calomniateurs et aux persécuteurs que Dieu ait élu le peuple juif, parlé en hébreu, choisi de s'incarner en Palestine. Au contraire, cette parenté très antique attisait la haine : ces gens, disait-on, n'avaient pas reconnu le Messie. Ils avaient tué Dieu, et ne cessaient depuis de comploter pour nuire aux fidèles du Christ.

Sorciers, blasphémateurs, usuriers avides, esprits retors et pervers, anthropophages, magiciens… toute accusation était bonne à reprendre, dès qu'il s'agissait d'édifier quelque nouveau bûcher. Au départ des croisades, alors que les preux s'apprêtaient à pourfendre l'islam et à défaire les Turcs, des pogroms leur donnaient du cœur. Quand les chevaliers étaient de retour, généralement penauds, égorger à nouveau des Juifs leur rendait une contenance. Les meurtres se prolongent bien au-delà des siècles obscurs. L'Âge classique en est parcouru. Les juristes expliquent et justifient : en 1609, Edward Coke définit les Juifs comme des « ennemis perpétuels » (*perpetui inimici*) de la vraie foi. De même que les démons, les bêtes, les hérétiques, les Juifs sont à ses yeux impossibles à changer, éternellement et irréductiblement extérieurs à l'ordre politique et social « naturel ». Héréditairement contre-nature, ils doivent être maintenus hors de l'humanité et des règles communes.

Des voix raisonnables se sont élevées contre ces infamies.

Pour tenter de faire entendre, contre le fanatisme et la bêtise, de simples évidences. On retiendra notamment ces deux belles figures de savants et d'hommes de tolérance que furent Léon de Modène, rabbin à Venise, et Richard Simon, grand érudit catholique hébraïsant. Bien qu'ils ne soient pas exactement contemporains (quand naît Richard Simon, en 1638, Léon de Modène a soixante-sept ans), leur rapprochement est légitimement consacré par l'histoire. En effet, l'ouvrage de Léon de Modène, *Cérémonies et coutumes qui s'observent aujourd'hui parmi les Juifs*, dont la première édition, rédigée en italien en 1637, fut traduite en français par Richard Simon en 1674. Celui-ci publia avec cette traduction, dans une nouvelle édition de 1681, sa propre *Comparaison des cérémonies des Juifs et de la discipline de l'Église*. Ces textes firent l'objet de plusieurs éditions conjointes.

Les deux auteurs ont en commun de se placer sous la conduite de la raison. L'un et l'autre tentent d'écarter les fables antijuives, mais aussi les « superstitions » et « folies » de toutes sortes qui corrompent à leurs yeux le sens des religions. Léon de Modène offre une des premières présentations « objectives » des rites et croyances du judaïsme à l'usage des non-Juifs. Il décrit les principales fêtes, les rituels, explique la circoncision, le mariage, la répudiation, les excommunications – toujours avec une grande clarté et le souci rationaliste de constituer une présentation du judaïsme « épuré des rêveries des Juifs ». Il insiste en particulier sur l'humanité des comportements qui se rencontrent parmi les siens : « Ils croient que c'est très bien fait de donner l'aumône à toute sorte de misérables, quand même il ne serait point Juif, ni de la ville où ils demeurent,

parce que cette action est une charité humaine, qui se doit répandre indifféremment sur tout le monde, aussi les rabbins en font-ils une très expresse mention. »

Richard Simon, fondateur de la critique savante de l'histoire du texte biblique, oratorien, mal vu par l'Église de son temps, avait pris la défense de Raphaël Lévy, accusé de meurtre et brûlé vif à Metz en janvier 1670. La campagne antisémite qui avait suivi cette condamnation l'avait vu à nouveau intervenir pour combattre l'ignorance et la haine. C'est dans le même mouvement qu'il traduit Léon de Modène et rappelle combien le christianisme tire son origine du judaïsme et lui doit une large part de sa substance. Les textes de Richard Simon ne sont pourtant pas exempts d'hésitations. Il se reproche plus tard d'avoir été trop élogieux envers les Juifs. Il écrit même : cette « misérable nation… nous hait mortellement ». Bref, sa position ne paraît pas vraiment unifiée, sans qu'il soit facile de voir si cette ambiguïté résulte d'une prudence tactique ou d'une ambivalence effective.

Fort différente est l'attitude de John Toland. Son texte est net, aigu, précis, admirable. En 1714, il publie en anglais, à Londres, *Raisons de naturaliser les Juifs en Grande-Bretagne et en Irlande*. Le texte se veut une « défense des Juifs contre tous les préjugés vulgaires en tous pays ». « Il est indéniable que c'est des Juifs que vous avez appris qu'il n'y a qu'un seul dieu », mais vous l'oubliez, dit-il à ses lecteurs, à cause des « braillements incessants des prêtres ». Vous entendez ces « ennemis implacables » accuser les Juifs d'empoisonner l'eau, de se livrer à des sacrifices démoniaques, de manger le cœur des enfants chrétiens. Toland rappelle l'acharnement des

calomniateurs, qui n'hésitaient pas à fabriquer des « preuves » pour dénoncer de supposés tueurs d'enfants : « Des cadavres étaient fréquemment jetés dans leurs maisons à leur insu. » Toland, au long de son texte, est comme accablé par l'horreur, lui qui pourtant ignore la suite. « Très souvent, ils furent massacrés par milliers, sans le moindre prétexte, dans un tel rejet de tout sentiment d'humanité que l'on eût dit que les Juifs n'étaient que des moutons sans défense, et leurs ennemis des loups voraces. » John Toland – redécouvert en France grâce aux travaux de Geneviève Brykman, de Paulette Carrive et de Pierre Lurbe – est né en Irlande, dans l'Ulster catholique, en 1670. On ne sait presque rien de sa jeunesse, sauf qu'il se convertit au protestantisme à seize ans, refusant tout ce qu'on avait jusqu'alors voulu lui faire croire. Ami de Locke, qui lui prête de l'argent, il mène une vie d'essayiste et parfois de provocateur, lié aux idées républicaines. Ce livre méconnu en son temps, dont il ne reste dans les bibliothèques que sept exemplaires, il est toujours bon de le lire. Il n'a pas pris une ride. À un moment où à travers le monde l'antisémitisme prend de nouvelles formes, la phrase centrale de Toland demeure à méditer : les Juifs, « dans leur origine comme dans leur histoire, ne doivent pas être considérés autrement que selon les circonstances communes de la nature humaine ».

☞ Léon de Modène, *Les Juifs présentés aux chrétiens. Cérémonies et coutumes qui s'observent aujourd'hui parmi les Juifs*, traduit de l'italien par Richard Simon, édition, présentation et notes de Jacques Le Brun et Guy G. Stroumsa, Paris, Les Belles Lettres, 1998.

John Toland, *Raisons de naturaliser les Juifs*, traduit de l'anglais par Pierre Lurbe, Paris, PUF, 1998.

ANIMAL au pluriel

La brave bête ne se doute pas, et puis la voiture démarre. L'errance insensée commence, la vie affolée, la mort au bout. C'était un compagnon, une présence. Quand c'est une charge, un ennui, un problème, on s'en débarrasse. « Pourquoi se faire du souci, c'est une bête, non ? Et puis, laisser une bête dans la nature, ce n'est pas un crime. » Il existe pourtant une *Déclaration universelle des droits de l'animal*, proclamée à Paris en 1978, qui précise en son article 5 : « 1) L'animal que l'homme tient sous sa dépendance a droit à un entretien et à des soins attentifs. 2) Il ne doit en aucun cas être abandonné ou mis à mort de manière injustifiée. » Évidemment, cette Déclaration n'a rien de contraignant.

Pourtant, le cas des lâcheurs de chiens est presque trop simple. Car tout le monde connaît la sensibilité canine, chacun comprend qu'une relation s'était établie avec ses maîtres et que le monde s'effondre, d'un coup, pour un toutou à l'abandon. En revanche, rien de plus complexe à saisir que les relations des hommes avec les autres espèces vivantes. Là, des tas d'obstacles guettent. À commencer par la façon de parler.

Quand on parle de « l'animal », que désigne-t-on exactement ? Quel animal ? La mouche, ou la baleine ? La vache, ou le ver de terre ? La limace, ou le colibri ? L'escargot, ou le requin ? Ce singulier « animal » que représente le terme « animal » au singulier, cet animal « en général », dépourvu d'espèces, devient vite source de confusions et de malentendus. Car

nombre d'ambiguïtés se dessinent dès qu'on parle, sans autre précision, de « l'animal ».

Par exemple, dans la Déclaration déjà évoquée, un des droits de « l'animal » s'énonce ainsi : « L'animal mort doit être traité avec décence » (article 3, 3). L'intention générale est claire : respect de la vie, donc respect du cadavre. Pas question de traiter un organisme comme une ordure. Il arrive, dans cette logique, que les enfants enterrent dans le jardin le poisson rouge décédé. Qu'il n'aille pas à la poubelle ! Bonne règle, donc, en apparence.

Mais doit-on l'appliquer aussi aux fourmis, aux mites, aux cafards, aux acariens – et si oui, comment ? Que faire si « l'animal mort » est une larve, un scorpion ou un ténia ? Si c'est un cadavre plus noble qui « doit être traité avec décence », que faire de la boîte de sardines, où les corps sont rangés tête-bêche, sans tête, dans l'huile ? Avec le *corned beef* qui réduit un grand mammifère à une bouillie qui le rend méconnaissable ? Et, dans la vitrine, cette tête de veau avec du persil dans les naseaux, est-ce bien décent ?

Pour sortir de ces dilemmes, il n'y a que deux attitudes. La première est de refuser toute distinction entre les espèces et de respecter tout vivant, quel qu'il soit, de manière absolue. On s'interdira alors totalement de tuer un moucheron tout autant que d'occire une vache ou d'assassiner un homme. C'est cohérent, mais contraignant. Ainsi vivent les jaïns, qui sont quatre millions en Inde aujourd'hui.

Les adeptes de cette religion, fondée par Mahâvîra, un contemporain du Bouddha, ne mangent que des plantes – mais aucune racine, car leur arrachage saccage vers et insectes. La

nuit, ils n'allument ni lampes ni bougies, car la flamme attire et tue papillons et autres. Ils ne boivent que de l'eau filtrée, pour des raisons qu'on devine. C'est encore pour les mêmes motifs que les plus pieux des Jaïns balaient en permanence le sol devant eux en marchant, tout en portant sur le visage un masque de coton, car en respirant…

Si l'on ne devient pas Jaïn, l'autre attitude ne peut être que de distinguer le plus clairement possible entre les espèces. Cessons de confondre le cheval et l'alouette. Le chat, l'anchois et la tique n'ont ni les mêmes comportements ni le même rapport à leur environnement. Nous n'avons donc pas nécessairement envers eux les mêmes devoirs. Et peut-être n'ont-ils pas tous les mêmes droits. Une fois admises quelques grandes généralités – préservation de la biodiversité, interdiction des mauvais traitements, etc. – il semble nécessaire de différencier « les » animaux et d'abandonner, au lieu de son chien, cette fiction qui devient rapidement trompeuse : « l'animal ».

Car le monde de la chauve-souris est sans grand rapport avec celui du mille-pattes, qui n'a rien à voir avec celui de l'aigle, qui lui-même n'entretient avec la loutre, le cochon et la puce que des rapports hypothétiques. Le résultat est clair : il faut certes réfléchir aux droits *des* animaux, en commençant par ceux qui sont communs à toutes les espèces. Mais il faut aussi prêter attention aux spécificités, élaborer des droits distincts par famille d'espèces, en fonction de leurs traits singuliers. Cela éviterait bien des débats confus.

La principale confusion provient d'une fausse symétrie. Droits de l'homme, dit-on, donc droits de l'animal. Il y a là un parallélisme illusoire. Parce que l'homme ne forme,

effectivement, qu'une seule espèce. C'est vrai biologiquement : toutes les ethnies humaines sont interfécondes. C'est vrai culturellement : tous les peuples ont la même capacité de symbolisation. À l'opposé, l'animal n'est pas un. Il est divisé en espèces dissemblables, qui n'ont ni la même organisation biologique, ni les mêmes activités, ni les mêmes besoins. Bref, l'animal en général n'existe pas. Seuls existent des animaux. Et il incombe à l'homme de s'interroger sur les droits et les devoirs selon les espèces.

APOLLON play-boy boucher

C'est un modèle. Il n'a que des pensées élevées. Il est grand et noble. Beau et distant, Apollon aime la froideur des architectures géométriques. Son regard a le poli des marbres clairs. Les proportions constituent son élément, la lumière sa demeure. Équilibre, mesure, harmonie, voilà ses territoires. L'ordre est son domaine : il préside à la mise en place des autels, à l'ouverture des sites collectifs. Son esthétique est plus ou moins figée, presque toujours hautaine. Une grandeur académique paraît planer sur son front calme. Ses boucles régulières, ses traits presque fades en ont fait un dieu de bon ton. Sous le crayon des classiques comme sous la plume des philologues d'autrefois, ce jeune homme sage est un olympien de salon, décoratif et creux.

Ce dieu redessiné suscite un redoutable ennui. « Son nom seul fait bâiller une classe entière », souligne Marcel Detienne.

Harmonieux, Apollon ? Diaphane, ordonné ? Voilà qui est inexact, excessif, partiel, fabriqué : derrière le drapé à la manière des prix de Rome existe une tout autre image du magicien de Delphes. Un Apollon sombre, égorgeur, carnassier, excessif, cruel, orgueilleux. Amateur de sang, entouré de garçons bouchers. Vorace, attiré par les cuisines, flairant les graisses. Et ne se contentant pas d'un fumet ! Grand mangeur de viandes, à belles dents, tout seul. Préférant les chairs grésillantes au nectar et à l'ambroisie des olympiens. Immortel proche de la terre, empêtré dans les souillures, dieu des restes, du calciné, de la suie. Cet Apollon exhibe le couteau du sacrifice que l'on cache d'habitude sous les graines offertes aux animaux. Il affiche le meurtre, en revendique l'éclat.

Ne pas en conclure trop vite que ses traits calmes soient de pures et simples inventions. Ils existent. Mis en avant par Winckelman puis par la tradition érudite moderne, ils n'ont toutefois pas été fabriqués de toutes pièces. En fait, Apollon est comme tous les dieux grecs : paradoxal, complexe et multiple. Dans un système combinant constamment plusieurs dieux, il est vain de vouloir en étudier un seul, isolé, replié sur ses attributs. L'Olympe est à considérer comme un puzzle à pièces mobiles : les puissances et attributs des dieux se complètent, leurs fonctions s'éclairent par différences réciproques. Trois, quatre ou cinq dieux s'entrecroisent en permanence dans des ensembles aux contours variables.

Inutile donc de rêver d'un Apollon aux angles purs et nets, étudié pour lui-même, comme une statue solitaire. Il se mêle des sacrifices et de la divination, des temples et de la voirie, des territoires et des plans. Le boucher est aussi arpenteur.

Il ne se contente pas de se gorger de cuisseaux rôtis et de boudins fumants. Il trace les chemins et délimite les territoires. Il fonde les espaces publics, établit les cités sur leurs bases. Son pas ébranle les terres et ouvre de nouveaux sites. Dieu « poliade », il veille sur les cités, organise leur plan, prédit leur destin, contrôle leurs frontières.

Comment s'établit son unité ? Quel rapport entre le gras qui dégouline et la topologie des terres nouvellement conquises ? Qu'est-ce qui unit ces centaines de cités que les Grecs vont fonder au loin, en Sicile, en Grande Grèce – fondations auxquelles Apollon, toujours, se trouve mêlé – et le couteau du sacrifice, le goût forcené du sang qui gicle ? Marcel Detienne propose des éléments pour résoudre cette énigme. Du couteau au territoire, un lien existe. On parle en effet, en grec ancien, de « tailler » et non de tracer des chemins et des routes. On nomme « découpage », comme en français, la délimitation des territoires : ce sont de premiers indices.

Ils signalent qu'un même geste, peut-être, partage les terres comme les viandes, l'espace comme les chairs. Apollon manie de manière semblable le couteau du sacrifice et le tranchant de la parole législatrice. Toutefois, cette similitude des découpages ne dit pas encore ce qui, profondément, viendrait les unir et les conjoindre. N'est-ce qu'un rapprochement de surface ? On ne saurait oublier la violence qui a partie liée avec la fondation des cités. Les récits décrivant le départ des colons et les raisons de leur exil ne dépeignent jamais le commencement d'une croisière radieuse vers des horizons lumineux. Ce ne sont que scènes de meurtres, crimes fratricides, guerres intestines. Comme si de grandes violences présidaient à l'instauration du pouvoir.

On pourrait tenter de prolonger cette idée, imprudemment. Il faudrait alors se demander s'il existe une secrète connivence de la violence et de l'ordre, un lien constant et profond entre pouvoir et meurtre, une sauvagerie propre à l'instauration d'un État. Sans doute les lois viendraient-elles recouvrir et masquer ces cris des commencements. On oublierait – sous le droit, la rationalité, le contrat – les terreurs des premiers empires et leurs atrocités inaugurales. Cela ne les empêcherait pas d'être présentes, prêtes à resurgir. S'il existait quelque chose comme une violence fondatrice de la loi, on aurait tort de s'étonner que la barbarie soit toujours proche. On devrait même trouver normal le retour brusque des bains de sang.

Allons jusqu'au bout de cette curieuse hypothèse : se pourrait-il que dans notre histoire, si éloignée de celle des Grecs, cet Apollon terrible soit toujours en train de rôder, avec ses bouchers et ses tracés de routes ? Risquons délibérément l'anachronisme. Bien plus tard, au Nord, on retrouverait Apollon. Il cheminerait au long du XIX^e^ siècle dans les esprits allemands, ne serait d'abord qu'une figure poétique, un mythe renaissant. On le verrait ensuite devenir aryen, s'incarner en sportif dans la statuaire du III^e^ Reich et l'esthétique « païenne » du nazisme. On croit entrevoir à nouveau sa silhouette alors que le rêve revient, avec le Reich de mille ans, d'entreprendre de grandes fondations. Vite, de nuit, se dégainent une fois encore de longs couteaux. Bientôt, des chairs grésillent. Humaines cette fois, et industriellement détruites, l'époque est étatique et technicienne.

Contresens ? Illusions ? Rencontres fortuites ?

☞ Marcel Detienne, *Apollon le couteau à la main. Une approche expérimentale du polythéisme grec* [1998], Paris, Gallimard, « Tel », 2009.

ARCHIVOMANIE
Le zèle qui tue

Faut-il tout publier, tout rééditer, remettre en circulation même les notes de blanchisserie et la liste des courses ? Entraînés par le zèle pieux et l'aveuglement qu'il engendre, des archivistes trop scrupuleux parviennent à nuire au penseur qu'ils veulent faire mieux connaître.

Un exemple parmi tant d'autres : la correspondance de Bergson. Cet homme fut un génie, l'affaire est entendue. On sait depuis longtemps combien était trompeuse la silhouette du petit monsieur à col empesé. Derrière cette apparence de conservateur guindé, propre et compassé, derrière ces œuvres de bon ton qui surent mettre en fureur, au nom de la révolution en marche, Nizan ou Politzer, on a discerné depuis des lustres une pensée extraordinairement novatrice et subtile. Chacun a compris, en lisant Merleau-Ponty ou Deleuze et nombre de travaux plus récents, combien Bergson a bouleversé en profondeur les conceptions du temps, de la durée, du mouvement, de la mémoire, du vécu psychique et corporel.

Par ailleurs, on s'est avisé que ce philosophe peu tapageur ne s'était pas contenté de publier une série de livres désormais classiques, sans lesquels la pensée contemporaine ne serait tout simplement pas la même. Si les États-Unis sont entrés en guerre en 1917, c'est en grande partie grâce à sa mission auprès du président Wilson. De même, sans les efforts de Bergson,

il n'aurait sans doute jamais existé de Bureau de coopération intellectuelle internationale, ancêtre de l'UNESCO. Ce frêle héros de la pensée fut donc un acteur important de l'histoire contemporaine.

Comment, dès lors, ne pas se réjouir de la publication de ces 1 800 lettres inédites ? Quatre décennies d'histoire intellectuelle et politique vécues au jour le jour, quelle aubaine ! Des centaines de textes bergsoniens inédits, quel trésor ! Des correspondances du philosophe avec Charles Péguy, Marcel Proust, William James, Albert Einstein, Marie Curie, Henri de Régnier, André Gide, Theodore Roosevelt et quelques centaines d'autres, excusez du peu ! Bref, on s'attend à des pages exceptionnelles. Bergson ayant expressément interdit par testament, en des termes très fermes, toute publication de ces lettres, on se prend de reconnaissance pour ses ayants droit. Ils l'ont compris : les grands hommes ne s'appartiennent pas, l'histoire impose des devoirs.

Hélas ! C'est un pavé d'un ennui et d'un inintérêt profonds. Huit ou neuf spécialistes seront sans doute comblés, bien qu'on puisse se demander pour quelle raison. Mais les lecteurs de base – professeurs, étudiants, simples curieux – peuvent éviter de perdre temps et argent. Cette correspondance montre en effet le philosophe sous son jour le moins intéressant, accumulant interminablement des remerciements convenus aux chers collègues, des félicitations de pure forme pour leurs publications, des invitations de toutes sortes.

La notoriété des destinataires n'y change rien : tout n'est, à perte de vue, que banalité tiédasse. Inutile de délier sa bourse pour cette montagne de platitudes mondaines, ces kyrielles

de « Comment vous remercier, chère amie ? » adressées scrupuleusement à une multitude de comtesses.

ARMÉE DE SINGES et d'ours
Le grand spectacle du Râmâyana

Qui sont les *râkshasa* (prononcer « rakchacha ») ? Pas commode à savoir. Des monstres, évidemment. Des boules de haine, des amas de chair méchants, des puissances nocives que rien ne peut amender ni apaiser. On ne saurait imaginer un *râkshasa* doux, ni adouci. Il peut être occis, trucidé, brûlé, dépecé, charcuté, mais en aucun cas sauvé de sa propre malfaisance. Un bon *râkshasa* est un *râkshasa* mort.

Cette caractéristique mise à part, il n'est pas commode de les reconnaître. Ils sont petits ou gros. Certains volent, d'autres pas. Ils changent de forme. On retiendra que leur nourriture préférée est le sang, se gaver d'entrailles fumantes leur distraction favorite et qu'ils perturbent les sacrifices. Quelques-uns d'entre eux ont plusieurs têtes, et la plupart une seule. Ils sont nombreux (dans une seule forêt infestée de *râkshasa*, Râma en tue 14 000 !) et se déplacent par familles entières. Une ville lointaine – terrible, imposante, métallique, funeste – n'appartient qu'à eux et résonne, sans cesse, de leurs cris effrayants. Bref, les *râkshasa* sont des puissances qui, laissées à elles-mêmes, sont maléfiques.

Râma, donc, les combat. Il a les épaules larges, l'esprit aussi. Il est superbe, suprêmement, autant que vertueux,

avisé et courageux. « Il est profond comme l'océan, ferme comme l'Himalaya, héroïque comme Vishnou, beau comme la Lune, terrible dans sa colère comme le brasier de la fin des temps, patient comme la Terre. » Des armes extraordinaires sont mises à sa disposition : flèches porteuses de foudre, rayons fulgurants, dards « pareils à des serpents venimeux », capables de démanteler à distance le corps des plus puissants *râkshasa*.

Vaste poème issu de l'Inde antique, le *Râmâyana* est le récit à rebondissements d'une guerre cosmique. Une ruse du roi des *râkshasa* lui a permis de devenir presque invulnérable. Il a obtenu en effet de ne pouvoir être vaincu par aucun dieu ni aucun être divin. Seuls les hommes, pauvres créatures incapables de se mesurer à lui, ont été oubliés de la liste. C'est ainsi que Vishnou se fait homme, en la personne de Râma, pour débarrasser l'univers de la menace d'une malfaisance immortelle.

Derrière les affrontements titanesques se dessine donc bien plus que des histoires de héros et de monstres. Ce grand récit à la fois populaire et mystique, qui constitue, comme le *Mahâbhârata*, un pilier de la culture indienne, mêle de manière continue leçons de sagesse et scènes de combat, perspectives infinies et histoire d'amour de Râma et de son épouse Sita. On doit tout prendre ensemble, quitte à varier ensuite les angles de lecture. L'un insisterait sur le fabuleux kitsch et à grand spectacle : l'immense oiseau étincelant servant de monture à Vishnou, l'antilope magique inventée par les monstres, l'armée des singes et des ours attaquant la capitale des *râkshasa*, les créatures cracheuses de feu et celle

qui engloutit des bataillons entiers, leur roi à dix têtes et à vingt bras qui paraît invincible.

Une autre approche insisterait sur le coup de foudre entre le jeune prince et sa future épouse, l'accord immédiat et total de leurs vies, la fidélité exemplaire de Sita. Quand Râma est injustement exilé, elle décide de le suivre. Sita parvient à convaincre son époux d'accepter qu'elle partage ses privations. Quand elle-même est enlevée par le roi des *râkshasa* et qu'il manifeste son intention de l'épouser, Râma croit mourir.

Il est possible également de considérer le *Râmayana* comme une méditation sur la parole donnée, sur la loyauté envers les engagements pris, le nécessaire respect des devoirs respectifs de chacun. On ne saurait oublier toutefois la perspective métaphysique qui ne cesse d'habiter le récit, l'équivalence souvent suggérée des apparences et de l'illusion, la réconciliation des vies animales et humaines, et le cortège pacifié de l'existence – suivant le héros victorieux à jamais, rassemblant les singes aussi bien que les plantes et les êtres inanimés – qui vient clore pour toujours les grandes joutes risquées : « Personne dans ce cortège ne connaissait la tristesse, le découragement ou le désespoir ; tout le monde exprimait une joie prodigieuse, inouïe. » On signalera enfin que le texte lui-même est censé attirer à son lecteur toutes sortes de bienfaits : « Celui qui récitera ne fût-ce qu'un seul quart des vers de ce poème engendrera un fils s'il n'en a pas encore, obtiendra de l'argent s'il en est démuni, sera délivré de ses fautes s'il en a commis. »

En Europe, l'engouement pour ce texte s'exprime autrement, mais se révèle intense. En 1808, dans la première anthologie de pages traduites du sanskrit en allemand, Friedrich Schlegel

s'enthousiasme pour le *Râmâyana*. Michelet, lisant la première traduction française élaborée par H. Fauche en 1854-1858, ne se sent plus de joie. Qu'on relise *La Bible de l'Humanité*, parue en 1864 : « L'année 1863 me restera chère et bénie. C'est la première où j'ai pu lire le grand poème sacré de l'Inde, le divin Râmâyana. » Viennent les effusions : « La Grèce est petite : j'étouffe. La Judée est sèche : je halète. Laissez-moi un peu regarder du côté de la haute Asie, vers le profond Orient. J'ai là mon immense poème, vaste comme la mer des Indes, béni, doué du soleil, livre d'harmonie divine où rien ne fait dissonance. Une aimable paix y règne, et même au milieu des combats une douceur infinie, une fraternité sans borne qui s'étend sur tout ce qui vit, un océan (sans fond ni rive) d'amour, de pitié, de clémence. J'ai trouvé ce que je cherchais : la Bible de la bonté. »

☞ *Le Râmâyana* de Vâlmîki, traduit du sanskrit, édité sous la direction de Madeleine Biardeau et de Marie-Claude Porcher, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1999.

BABEL, y a bon Babel !
Au musée des langues jamais parlées

Mallarmé n'a pas nécessairement raison. On se souvient qu'il affirme : « Les langues imparfaites en cela que plusieurs. » L'idéal serait, à ses yeux, de trouver le vocable unique capable de dire, enfin, le réel en toute pureté. Il faudrait pouvoir en finir avec la disparité des noms, fût-ce de manière temporaire